

CHAPITRE V.

L'ITALIE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE A LA MORT
DE LAURENT. 1492.

ITALIE POLITIQUE. Milan et ses ducs. — Louis Sforce appelle Charles VIII en Italie. — Venise, Gènes, Florence au moment de l'invasion. — Pierre de Médicis incapable d'arrêter le mouvement révolutionnaire dont est menacée la Toscane. — ITALIE LITTÉRAIRE. *Venise*. Alde Manuce, Érasme, Aleandro. — *Ferrare*. Math. Marie Bojardo, l'Arioste, Fr. Cieco. — *Mantoue*. Franç. de Gonzague, Spagnuoli, Arrivabène. — *Naples*. Sannazar, Pontano. — *Milan*. Bellincioni, Merula. — *Bologne*. Urceo Codro. — Protection qu'accordent aux lettres, vers la fin du xv^e siècle, les papes, les cardinaux, le clergé, les princes.

I. ITALIE POLITIQUE.

Il nous faut étudier l'état politique et intellectuel de l'Italie en 1492, pour comprendre ce que peut coûter au monde la mort d'un grand homme.

L'Italie compte trois sortes de gouvernements : à Naples, une monarchie héréditaire ; à Rome, une royauté élective ; dans les autres États, des républiques où le peuple ne joue qu'un rôle secondaire, et où dominent quelques familles qui tantôt se sont enrichies dans le commerce, comme à Florence ; tantôt se sont fait un nom dans les armes, comme à Milan ; tantôt exercent sur les lettres un patronage héréditaire, comme à Ferrare.

Giacomuzzo Attendolo, las des mauvais traitements qu'il recevait dans la boutique d'un cordonnier, se fait un beau jour laboureur (1). Il travaillait aux champs, quand le son

(1) M. Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, p. 307. — Tiraboschi, t. VI, p. 12.

d'une musique militaire vient frapper son oreille : il regarde, et voit venir à lui une troupe de condottieri, qui parcouraient la campagne, prêts à vendre leur service au premier manant ou bourgeois qui voudrait l'acheter à deniers comptants. Giacomuzzo est saisi d'une fièvre guerrière ; mais il faut que la voix de Dieu parle : Si la hache qu'il tient en main, et qu'il lance de toute sa force, atteint l'arbre voisin, il sera soldat ; si elle s'arrête en chemin, il restera laboureur. La hache frappe le but, le voilà condottiere, sur la grande route, dans le camp de Visconti, bon et preux soldat, dépensant gaîment son argent et son sang. On le proclame le fort, et c'est sous le nom de Sforza qu'il acquiert bientôt la réputation de premier partisan du royaume napolitain. Il mourut, en 1447, comme il avait vécu, bravement. Son fils François hérita de sa hache, de ses titres et de sa valeur ; seulement, au lieu de débiter dans l'échoppe d'un cordonnier, il épousa Blanche Visconti, fille naturelle de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. François s'apprêta à faire valoir ses titres d'héritier au duché, que quatre compétiteurs lui disputaient en même temps : le duc de Savoie, le roi de Naples, la république de Venise et Charles d'Orléans, petit-fils du duc Jean-Galéas Visconti (1), quand les Milanais, irrités des folies sanglantes de leur dernier maître, s'insurgent et proclament leur liberté. François Sforce se fiait sur l'inconstance du Milanais, et il avait raison. Cette fièvre d'indépendance passa bien vite. Le peuple révolté finit par demander un maître, et choisit Sforce. Pendant seize ans, le fils du cordonnier Attendolo gouverna Milan en politique habile : il mourut duc après avoir donné une de ses filles au fils du roi de Naples, et Marie-Galéas, son fils, à la sœur de la reine de France, femme de Louis XI (2).

Galéas hérita d'une belle couronne, car c'en était une

(1) Ragon, Abrégé de l'histoire générale des temps modernes.

(2) Macé, Cours d'histoire des temps modernes, t. I, p. 304 et suiv.

que ce duché de Milan, qui comprenait les provinces de Milan, de Crémone, de Parme, de Pavie, de Côme, de Lodi, de Plaisance, de Novare, d'Alexandrie, de Tortone, de Bobbio, de Savone, d'Albenga, de Vintimille, de Gênes; des montagnes, des plaines, des fleuves, et une mer de plus de trente lieues de long. Malheureusement il vivait à Milan comme un soldat, faisant sa proie de toute jeune fille qui excitait sa convoitise (1). Quelques nobles, dont il avait déshonoré les familles, s'armèrent un jour et vinrent dans la cathédrale prendre son sang, en invoquant saint Ambroise et saint Étienne (2). Colas de Montani, son professeur, s'était enrôlé parmi les assassins. Le peuple, qui rarement demande compte à ses maîtres de leurs mauvaises mœurs, si ces mœurs ne le privent ni de son pain ni de sa liberté, vengea l'assassinat du prince en tuant les conjurés. Jean-Galéas, fils de l'impudique, fut proclamé duc aux acclamations de la multitude : le peuple et les assassins ont trouvé des apologistes (3). Galéas avait huit ans : on lui donna pour tuteur son oncle Louis le More (Ludovic), âme ambitieuse, qui, maître une fois du pouvoir, ne recula, pour le garder, ni devant le cri de sa conscience, ni devant les clameurs de l'opinion, et n'eut peur ni de Dieu ni des hommes. On le vit employer les revenus de l'État, c'est-à-dire plus de 600,000 ducats annuels, pour gagner des soldats et corrompre des chefs (4), et, comme si l'or n'eût pas suffi, livrer à Charles VIII son pays, afin de garder quelques jours de plus l'hermine ducale. Galéas, en attendant, grandissait; il avait épousé Isabelle, fille d'Alphonse, duc d'Aragon, « femme courageuse, dit Comines (5), qui eust

(1) Donato Bossi, Chronique latine, citée par Roscoe, t. I, p. 143, note.

(2) Rotteck, Histoire générale, t. II, p. 796, in-8°. Paris, 1835.

(3) Sismondi, Hist. des Rép. ital., t. XI, ch. 84. — Fantuzzi, Ser. Bol., t. VI.

(4) Corio, Storia di Milano, lib. VII, p. 499.

(5) Mém. de Comines, liv. VII, p. 118.

volontiers donné crédit à son mari si elle eust pu, mais il n'estoit guères sage et révéloit ce qu'elle lui disoit. » A peine si l'un et l'autre osaient murmurer contre le More, qui ne leur donnait pas même de quoi vivre (1). Sommé par le roi de Naples de restituer l'autorité souveraine à Galéas, Louis Sforce avait répondu à Ferdinand I^{er} en dépêchant Charles Belgiojoso à la cour de France, pour inviter Charles VIII à descendre en Italie, afin d'y soutenir, comme héritier de la maison d'Anjou, ses droits à la souveraineté du royaume de Naples, en même temps qu'il contractait une alliance offensive et défensive avec le pape et la république de Venise. Ainsi Charles VIII en Italie, Ferdinand ne pouvait inquiéter Louis Sforce, qui n'avait rien à craindre non plus de Charles; car, pour le mettre à la raison, il avait Venise et le pape : cela était habilement combiné, comme le remarque Machiavel (2).

Du reste, ce Ferdinand si zélé pour les intérêts de Galéas régnait à Naples en vertu d'une légitimité fort douteuse : Mainfroi (Manfredi), son aïeul, était usurpateur de haute lignée (3); mais il avait pour lui un protecteur puissant, le pape, qui s'était prononcé en faveur de la maison d'Aragon. Toutefois, en France, l'autorité pontificale n'était pas aussi grande qu'au delà des monts. Une famille qui, pendant quelque temps, avait gouverné le royaume, subsistait encore. René, duc d'Anjou et de Provence, obligé de quitter l'Italie, n'avait emporté de ses conquêtes que le titre de roi de Naples que lui avait conféré le pape Eugène IV (4). A la cour de Ferdinand, son parti se composait d'une foule de mécontents. En France, Louis XI n'avait pas abandonné des prétentions

(1) Ed in tal forma fu ristretta la corte ducale che a fatica Giovanni Galeazzo ed Isabella sua moglie potevano avere il vitto loro. — Corio, Storia di Milano, lib. VII, p. 499.

(2) Muratori, Ann. d'It., t. IX, p. 568.

(3) Roscoe, Vie de Léon X, t. I, p. 155.

(4) Ragon, Cours d'histoire moderne, t. I, p. 220. — Guicciardini, Storia d'Ital., l. 1.

que le testament de René semblait justifier. Fief de l'Église sous Calixte III, sa vassale sous Pie II, héritage contesté de deux grandes maisons, patrimoine à cette heure d'un prince qui, plus d'une fois, avait mécontenté ses sujets, Naples, avec sa position magnifique sur la Méditerranée, son double rang de montagnes abruptes, ses citadelles que l'art pouvait rendre imprenables, ses salines, ses poissons et son soleil, était une proie qui devait exciter la convoitise de ses voisins et de l'étranger.

Venise devait jeter un œil d'envie sur tous ces trésors, elle, à cette heure, qui donnait à ses filles, suivant l'expression de lord Byron, la dépouille des nations, et recevait dans son sein, en pluie étincelante, les perles de l'Orient (1). Il n'y avait pas un siècle que, sous le dogat de François Foscarelli, elle avait réuni à son territoire Brescia, Bergame, Crème et Ravenne : tout récemment, c'est-à-dire en 1490, elle s'était emparée de l'île de Chypre, dont la reine envoyait de si beaux manuscrits au cardinal Piccolomini (2), et, par caresses ou par menaces, avait fait signer à Mahomet II un traité où le sultan jurait par les quarante-cinq prophètes, par son épée, par sa barbe, de respecter les comptoirs de la seigneurie (3). Mais Venise, trop confiante dans sa flotte, trop fière de ses richesses, avait voulu plus d'une fois humilier ses rivales. Si donc Dieu donne jamais à ces républiques, vaincues ou abaissées par elle, l'occasion de se venger, il est sûr qu'elles se hâteront de secouer le joug de la Rome des mers. On les voit qui épient le moment où elles pourront s'enrichir à ses dépens, mettre un frein à son ambition, et un terme à ses conquêtes. Saint-Marc, trop certain d'avoir toujours le vent en poupe, n'avait pas craint de ruiner ses alliés ou ses ennemis :

San Marco, impetuoso ed importuno ;

(1) Childe Harold's Pilgrimage, c. iv, st. 1, 2.

(2) Friedrich Blum, *Iter Italicum*, Halle, 1830, in-8°, t. III, p. 32.

(3) Macé, *Cours d'histoire des temps modernes*, t. I, p. 301.

Credendosi aver sempre il vento in poppa,
Non si curò di rovinare ognuno (1).

Le vent est inconstant; les républiques italiennes ont l'œil levé sur la mer.

Le temps était passé où Gênes aurait pu disputer l'empire à Venise, sa rivale. Autrefois elle ne regardait pas au sang qu'elle répandait : le portefaix se battait à côté du noble, et qui avait reçu une plus large blessure avait le mieux mérité de la patrie. Ses vaisseaux rentrés dans le port, alors une vie nouvelle commençait pour Gênes. Son peuple si brave le jour du combat, l'heure des élections venue, se vend sans rougir à celui qui veut acheter son suffrage. Ce suffrage donnait le pouvoir dans cet État démocratique : or on pense bien que les acheteurs ne manquaient pas. Trois grandes familles, depuis des siècles, se disputaient les voix avec des chances plus ou moins heureuses, suivant que l'or était plus ou moins abondant dans leurs coffres-forts : c'étaient les Fregosi, les Adorni et les Fieschi. La lutte ne finissait pas avec le triomphe; à la famille vaincue restait une grande ressource : l'étranger, auquel elle donnait ou vendait Gênes. C'est ce qui arrive en 1396, où la ville se réveille un matin avec un maître de plus : Charles VI, pauvre fou, qui se repose, pour faire valoir ses droits, sur l'épée de Boucicaut, l'un de ses maréchaux. Cette épée, dans les mains d'un pareil soldat, fit des merveilles; mais quelques patriotes surent la briser, et Gênes reprit son indépendance. Elle ne sut pas garder sa conquête : un condottiere, Carmagnola, qui savait aussi bien manier l'épée que Boucicaut, assiége la ville, qu'il soumet à Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Pendant deux siècles, Gênes offre un triste spectacle : vous la voyez qui se couche génoise, se réveille milanaise, fait sa sieste française, et se rendort napolitaine, jusqu'à ce qu'en 1490, après s'être prêtée, vendue, livrée à

(1) Mach. *Asino d'oro*, cap. v.

une foule de maîtres divers, elle, la superbe, est déclarée fief de la couronne de France, sous la garde du duc de Milan, vassal de Charles VIII (1).

Florence avait ressemblé longtemps à Gènes. Son poète, assis à sa place accoutumée, sur l'un des bancs de pierre extérieurs de la cathédrale, versait des larmes au souvenir de ces folles nouveautés auxquelles courait sans cesse sa ville bien-aimée. Il lui disait :

« Que de fois je t'ai vue changer tes lois, tes monnaies, ton gouvernement : si tu as bon souvenir et que ton œil s'ouvre à la lumière, tu verras que tu ressembles au pauvre malade qui change de place dans son lit de plume, pour tromper sa douleur (2). »

Après divers essais de gouvernement, heureux ou sanglants, Florence finit par se réfugier dans la monarchie ; car c'en était une, moins le nom peut-être, que l'administration des Médicis. Machiavel remarque que, dans les combats des partis qui l'ont agitée, jamais elle ne mérita le titre de république (3). Elle était lasse des luttes de ces familles aristocratiques qui troublaient chaque matin ses rues ; elle aspirait au repos, peut-être même à une servitude tempérée qui rendit impossible le retour des anciennes factions qui l'avaient si souvent déchirée. A force de malheurs domestiques, elle était arrivée à préférer la tyrannie d'un maître à la tyrannie du grand nombre. Elle voulait de la servitude, « parce que, » dit Machiavel, « tout le temps qu'elle avait été dans la dé-

(1) M. Macé, Cours d'histoire, t. I, p. 303.

(2) Quante volte del tempo che rimembre,
Leggi, monete, uficii, e costume
Hai tu mutato, e rinnovato membre ?
E se ben ti ricordi e vedi lume
Vedrai te simigliante a quell' inferma
Che non può trovar posa in su le piume,
Ma con dar volta suo dolore scherma.

Purg., c. vi.

(3) Traité de la République, ch. xxxviii, p. 101. Paris, 1842, in-18.

dépendance, elle n'avait pas songé un seul instant à la liberté (1). »

Les Médicis lui donnèrent, pendant près d'un siècle, un rang honorable parmi les autres États de l'Italie, un commerce florissant, une belle organisation militaire, des alliances avec les républiques voisines et les princes étrangers, un sénat populaire, un conseil admirablement organisé pour lutter contre l'aristocratie, un dictateur qui pouvait prendre des mesures de salut public, si la noblesse levait la tête, si quelque grande conspiration menaçait le repos de l'État, si l'ennemi, enfin, mettait en péril l'indépendance nationale. Que pouvait-elle désirer de plus ? Ses maîtres s'étudiaient à flatter sa vanité : Cosme abaissait les impôts, dépensait l'or à pleines mains (2) pour embellir la ville, cherchait à Florence des partis pour ses enfants, refusait les alliances que lui proposaient des têtes couronnées, et mourait emportant dans la tombe le titre de père de la patrie. Laurent continuait l'œuvre de son aïeul : il élevait des palais qui rivalisaient de splendeur avec ceux de Gènes, des citadelles pour contenir l'étranger, des jardins où il rassemblait des marbres antiques, une bibliothèque qu'il remplissait de manuscrits en toutes langues, un musée qu'il dotait de chefs-d'œuvre de peinture, une académie où Marsile Ficin expliquait Platon, des chaires où professaient Chalcondyle et Politien. Frédéric III, l'empereur, le consultait ; Jean II, roi de Portugal, entretenait avec lui un commerce épistolaire ; Louis XI lui envoyait des ambassades (3) ; le sultan de Constantinople lui faisait fréquemment des présents (4).

(1) Traité de la République, p. 33.

(2) Sismondi, Hist. des Républ. ital., IX, ch. 66, 71, 74 ; X, ch. 78. — Hallam, l'Europe au moyen âge, t. II, p. 205 et suiv. — Macé, 15^e leçon.

(3) On conserve au Palazzo-Vecchio, filza LIX, une lettre autographe de Louis XI à Laurent.

(4) Un bel cavallo bajo, animali strani, montoni e pecore di varj

A un peuple comme le florentin il fallait un maître tel que Laurent : mais, cet homme mort, le peuple revenait à sa nature inconstante. Pour lui, vivre c'est changer. Même sous Laurent, il allait, tourmenté d'un besoin de nouveautés, écouter Jérôme Savonarole, son grand orateur, son prêtre, son tribun. Les rôles étaient changés : le malade dont Dante nous parlait tout à l'heure se tournait sur son lit pour chercher quelque diversion à ce repos mortel pour ses sens où il était plongé depuis près d'un demi-siècle. Malheur donc à Florence, si, sous le successeur de Laurent, le peuple ne trouve pas un aliment à son inquiète activité. Il a besoin d'émotions de toute sorte, de spectacles hors de la vie réelle, s'il n'en a pas sur la scène ordinaire de la république, c'est-à-dire la place publique, les tribunaux, la maison du gonfalonier, le palais du prince. Malheureusement Pierre ne saura pas occuper le peuple : on doit donc s'attendre au réveil des factions. En passant devant le Palazzo-Vecchio, l'aristocratie florentine peut encore apercevoir la trace du sang des Pazzi, Laurent n'avait pas eu besoin de laver la muraille : ce sang n'avait pas une seule fois crié durant son administration; personne, du reste, n'en eût écouté la voix. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Qu'un lansquenet attaché au service des Français soit aperçu du côté de Pise; que quelque république voisine laisse échapper contre Florence une parole insolente; que la voix de Savonarole tonne dans la cathédrale plus haut que de coutume; que ces Médicis, par la mort d'Innocent VIII, perdent un de leurs plus solides appuis, alors la noblesse humiliée relèvera la tête, les gonfaloniers et les prieurs redemandront leur ancienne autorité, le conseil voudra ressaisir ses vieux privilèges, et le peuple, dans la main des grands, sera le premier instrument dont l'aristocratie

colori con orecchi lunghi sino alle spalle, e code in terra grosse quasi quanto il corpo; una grande ampolla di balsamo, 11 corni di zibetto longivi, e legno aloè quanto può portare una persona. — Pietro da Bibiena a Clarice di Medici, a Roma.]

se servira pour renverser la famille régnante : plus le peuple doit aux Médicis, plus il se montrera ingrat.

Ce n'étaient pas là de vaines terreurs, car un de ces événements s'accomplissait déjà : Innocent VIII venait de mourir. Comme prince temporel, point de vue sous lequel nous devons le considérer ici, Innocent n'était pas sans reproche : toutefois on ne saurait sans injustice lui contester de belles qualités. Il essaya de tenir en respect les factions qui s'agitaient hors de Rome; il aima la paix, il cultiva la justice, il veilla assidûment sur le bonheur matériel du peuple romain, et sut préserver ses États de ces disettes fréquentes qui tuaient le corps, et jetaient souvent l'âme dans le désespoir (1).

Sur la fin de son pontificat, quand Innocent allait succomber aux maux de toute la nature, dont l'art ne pouvait triompher, parce qu'ils affectaient encore plus l'esprit que le corps, la Romagne commençait à être infestée de bandes armées, et jusque dans les rues de Rome les chefs de familles illustres vidaient leurs sanglantes querelles (2). Qui lui succéderait? on ne savait. Mais, sans être doué du don de divination, il était aisé de pressentir à combien de périls la malheureuse Italie allait être livrée, si ses princes ne restaient unis. Or cette union était impossible, à cette heure que Florence était veuve de son grand citoyen. Laurent était l'arbitre que toutes les républiques eussent choisi en cas de division : il n'y avait que lui qu'elles pussent opposer, avec des chances de succès, à l'étranger qui se serait hasardé à traverser les Alpes pour troubler leur repos. A la voix de son maître bien-aimé, Florence aurait fourni de nombreux

(1) Constantissimus justitiæ cultor, pacis studiosissimus amator et exuberantis ammonæ vigilantissimus instructor. — Leonellus, Ep. Concordiensis, in oratione coram cardinalibus habitâ. Raynaldus, Ann. Eccles. ad. ann. 1492.

(2) Turbatus est ager romanus, urbs ipsa quotidie cædibus et rapinis, quorumdam temeritate cupiditateque fedatur. — Leonellus, episcopus... Ibid.

soldats : marchand toujours heureux dans ses spéculations, Laurent aurait trouvé en Orient plus d'un négociant qui eût cautionné sa signature : la papauté pouvait compter sur lui, si les États de l'Église étaient menacés. En cas de danger, le peuple qui donne son sang, les grands qui fournissent leur or, les lettrés qui chantent les dévouements et les font passer à la postérité, n'auraient formé qu'un seul homme. Le *De profundis* chanté sur les restes de Laurent, dans l'église de son patron à Florence, était comme l'oraison funèbre de l'Italie.

Voyons ce que cette mort devait coûter aux lettres.

II. ITALIE LITTÉRAIRE.

Venise, que Byron nous représentait tout à l'heure recevant dans son sein les perles de l'Orient, en versait aussi, et de plus belles que toutes celles qu'on trouve dans les mers ou que le soleil fait naître (1). Elle jetait sur des feuillettes préparés selon la méthode de Gutenberg des trésors de sagesse et de raison, semblables à ceux dont parle l'Écriture, et qui ne craignent ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs. Quelle place Platon aurait-il réservée dans sa République au pauvre ouvrier qui aurait osé lui dire :

« Je veux, vous allez rire de mon projet, je veux, vous direz que c'est une conception insensée ; je veux, malgré vos hochements de tête, que je vois aussi bien que si j'étais près de vous ; oui, je veux écrire, d'une seule application de main, d'un seul mouvement de doigts, d'un seul effort de bras, en un seul instant et par un seul jet de ma pensée, tout ce qu'une grande feuille de papier peut recevoir de lignes, de mots, de lettres, par le travail du clerc le plus

(1) En 1469, Venise avait déjà une imprimerie dirigée par Jean de Spire, qui publia à cette époque les *Épîtres familières* de Cicéron.

diligent, pendant une journée, pendant plusieurs journées ; ne riez pas (1). »

Platon aurait peut-être éconduit le Mayençais, mais sans le couronner de fleurs comme il couronnait Homère.

Cependant cela arrivait tout ainsi que l'avait dit notre ouvrier allemand, et, à cette heure, Alde Manuce mettait en œuvre le procédé nouveau ; et Platon, le philosophe incrédule, n'était pas un des derniers dont un mouvement de bras, d'un bras inintelligent, voilà ce qui est le plus étonnant, devait jeter dans le monde les songes merveilleux. Ces songes, emportés sur des navires, dans la sacoche d'un voyageur, sur une charrette trainée par des mules, allaient se répandre en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, partout où se trouverait un homme ayant appris à lire. En Italie, le successeur de celui auquel le Christ avait dit : « Vous êtes Pierre, » le pape, sous les noms divers de Sixte IV, d'Innocent VIII, de Pie III, favorisait l'invention de Gutenberg.

C'est près de Rome, dans le monastère de Subbiaco, dont presque tous les frères étaient d'origine allemande, que fut établie une des premières imprimeries connues en Italie : les épreuves étaient portées du couvent à Giannandrea de' Bussi, élève de Vittorino de Feltre. Giannandrea gagnait à ce métier à peine de quoi se faire la barbe, comme il s'en plaint en tête de l'édition d'Aulu-Gelle qu'il avait corrigée (2). Le prêtre devint évêque d'Aléria, en Corse, et resta à Rome, où l'imprimerie de Subbiaco avait été transportée : c'est là que nous le trouvons sous le pontificat de Sixte IV, s'occupant toujours, avec le même soin, de la révision des

(1) Histoire de l'Invention de l'imprimerie par les monuments. Paris, 1840, grand in-4o.

(2) Auli Gellii ed. an. 1469. Dans le *Memoriale* dédié à Sixte IV, Sweinheim et Pannartz, deux ouvriers venus d'Allemagne, affirment avoir, en 1472, imprimé déjà plus de 1275 volumes.—V. sur Giannandrea de' Bussi, Mazzuchelli, *Scrit. It.*, t. 1, par. 2, p. 702; Caluso, *Piemontesi illustri*, t. II, p. 381.

épreuves; mais, grâce à Dieu, cette fois à l'abri du besoin.

Venise, à cette époque, était le port où venaient descendre la plupart des Grecs qui fuyaient Constantinople. Assis sur le rivage, Alde Manuce et ses doctes amis épiaient chaque voile qu'ils voyaient dans le lointain. Aussitôt que le vaisseau avait touché les eaux du canal, ils sautaient dans une gondole, abordaient le navire, et recueillaient dans leur barque les proscrits; leur logement était tout prêt. Presque toujours l'Hellène payait l'hospitalité vénitienne par le don de quelque manuscrit antique. Manuce rassemblait le lendemain ses amis: on ouvrait le livre; on scrutait le texte; on notait les variantes; on comparait les leçons diverses; et, après de lentes investigations, on mettait l'œuvre sous presse. Alors commençait un autre travail, plus patient encore: chaque page mouillée passait sous les yeux de chacun des membres de l'aréopage, qui marquait du signe accoutumé les distractions de l'ouvrier, les fautes du copiste, chargeait les marges de notes, de notules, de variantes, de gloses que le prote reportait ensuite sur une seconde épreuve; et la feuille corrigée était lue et relue jusqu'à ce que Manuce mit au bas son bon à tirer. Alde avait adopté la devise de Vespasien: « Hâte-toi lentement; » il ajoutait: « et fabrique à bon compte; » et il a résolu ce double problème. Ses volumes, bijoux typographiques, où l'élégance du type le dispute à la correction du texte, coûtaient environ deux francs de notre monnaie (1). Qu'on se peigne la joie d'un écolier qui, pour quelques ducats, va se procurer une bibliothèque composée d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Démosthènes; bibliothèque portative qu'il pourra, à l'instar de Bias, mettre tout entière dans un sac de voyage, car le vieil Alde a renoncé au format atlantique de l'Allemagne pour adopter l'in-8 (2)!

(1) Erasmi, Ad. Chil. 2, Cent. 1, Prov. 1, p. 402.—De Burigni, Vie d'Érasme, t. 1, p. 134.

(2) Annales de l'imprimerie des Aldes, par Renouard, 3^e édit., in-8°, 1834, p. 376 et suiv.

Parfois il arrive qu'un homme à la recherche de la science part des bords du Rhin ou de la capitale du monde chrétien, pour venir à Venise étudier le réveil de la pensée qui s'y manifestait longtemps avant la chute de Constantinople. Il est le bienvenu; Alde le reçoit dans son palais, c'est-à-dire dans son imprimerie. A la vue de cette ruche littéraire où tant d'ouvriers travaillent sous l'œil d'une intelligence reine du logis, l'étranger veut se mêler à cet essaim et apporter à l'œuvre commune un peu de ce miel qu'il a recueilli dans ses longs voyages. Manuce le coiffe en souriant du bonnet de papier; et dès ce jour il appartient à l'imprimerie en qualité de correcteur, comme Érasme de Rotterdam, cet astre de la Germanie, ou bien Jérôme Aléandro, qui n'avait pas encore de nom, mais qui devait bientôt s'en faire un magnifique dans la république chrétienne. Aléandro comptait parmi les plus beaux jours de sa vie, même après avoir triomphé de l'hérésie luthérienne à la diète de Nuremberg, celui où il corrigeait les épreuves d'Alde Manuce; tandis qu'Érasme, à cette question d'un de ses ennemis, « s'il n'avait pas travaillé pour de l'argent à l'imprimerie Aldine, » répondait avec humeur: « A la boutique d'Alde j'ai rendu des services, mais je n'en ai pas reçu (1). » A quoi J. Scaliger, dont on connaît l'âpre caractère, répliquait: « En travaillant comme prote à l'imprimerie de Manuce, tu n'as tenu la place que d'une moitié d'homme; comme buveur, tu valais Géryon (2). »

Et ce n'était pas seulement des ouvrages grecs, latins, hébreux, qu'Alde Manuce s'attachait à reproduire: il n'oubliait pas sa chère Italie, qui tenait une si belle place dans

(1) An ille minister est officinæ qui proprio operi? Neque enim aliam operam Aldo addixeram. Officina mihi potiùs erat ministra.

(2) Illum semihominis saltem operam in Aldi officinâ legendo præstitisse, potando autem tergemini Geryonis.—Oratio pro Cicerone contra Erasmum. Érasme, dit-on, reçut quarante ducats pour sa révision du texte de Plaute. Le philologue assure n'en avoir reçu que vingt: viginti coronati.—Ep. 53, lib. xviii.

ses affections. Encore aujourd'hui c'est une bonne fortune pour un bibliophile que la trouvaille de l'un de ces poèmes en langue toscane imprimés par Alde avec un soin si correct, et qui avant d'être livrés au public, avaient été revus par Bembo, André Navagero, Daniel Ranieri, Marin Sanuto, Benoît Ramberti, Baptiste Egnazio, Jean-Baptiste Ramusio (1). Marc Musurus, le réviseur des livres grecs, préparait en ce moment une édition des œuvres de Platon, qui devait paraître sous le pontificat de Léon X. Ces lettrés vivaient heureux chez Alde, presque tous mangeant à sa table, dont quelques courges trempées dans du vinaigre faisait l'ornement ordinaire (2). De Venise ils ne connaissaient que la place de Saint-Marc, où le soir ils se promenaient, après une journée de travail, pour rafraîchir leur cerveau aux brises de l'Orient. Quelques-uns d'eux avaient écrit comme Alde sur la porte de leur chambre de travail : « As-tu quelque chose à me dire ? entre, fais vite, et va-t'en (3). »

Si Venise est la ville des imprimeurs, Ferrare est la ville des poètes : à Ferrare, les poètes sont presque en aussi grand nombre que les grenouilles dans les maris du voisinage (4).

Protégés par la maison d'Este, ils chantent dans toutes les langues, et surtout en italien. Nulle part ils ne sont plus heureux. Ils logent où ils veulent : tantôt dans un de ces palais de marbre dont la ville est remplie, s'ils aiment le bruit ; tantôt, si la solitude leur plaît, sur l'une des collines voisines, où, de leur fenêtre, ils peuvent apercevoir les clochers de la cité ; tantôt près d'une église, si prier pour

(1) Roscoe, t. I, p. 130.

(2) N. P. Chasles, Revue de Paris, 1843, p. 199.

(3) Quisquis es, rogat te Aldus etiam atque etiam ut, si quidquid est quod à se velis, perpaucis agas, deinde actutum abeas.

(4) Nam tot Ferraria vates

Quot ranas tellus ferrariensis habet.

— Barth. Pag. Prignani.

eux est un bonheur. Les hommages les suivent partout : ils sont de toutes les fêtes, de toutes les réceptions ; ils prennent place à la table du prince, ils le suivent à la chasse, ils ont une place marquée au théâtre ducal, à la première représentation d'une comédie imitée de Plaute ou d'Aristophane. En échange de tant d'attentions, on ne leur demande que de rester fidèles à leur nature, c'est-à-dire de chanter : les poètes obéissent. Après leur mort, ils sont sûrs d'avoir une belle tombe dans la cathédrale, comme Mathieu-Marie Bojardo, comte de Scandiano (1), savant helléniste, qui revoit en ce moment sa traduction d'Hérodote ; latiniste qui, dans ses églogues, est le rival de Politien ; écrivain comique dont le *Timone*, vieille farce, atteste, suivant Crescimbeni (2), un esprit fin et railleur tout rempli de Lucien.

Son *Orlando innamorato* est un délicieux caprice d'artiste. On ne lui reprochera pas d'avoir imité servilement les anciens : il est original jusque dans les noms de ses héros, qu'il ne dérobie point à l'Olympe des Grecs, non plus qu'au ciel des Latins, mais qu'il invente, ou peut-être qu'il a trouvés sur son chemin, comme on le croyait alors. Son Rodomont est le type des natures vaniteuses, et l'apparition d'Angélique à la cour de Charlemagne, qui ouvre son poème, une des plus magnifiques expositions qu'ait imaginées la muse épique (3). Mais le plus bel ouvrage, sans contredit, de Bojardo, c'est l'Arioste ; car il paraît certain que les éloges donnés à l'*Orlando innamorato* décidèrent l'Arioste à composer son *Orlando furioso* (4).

Noble maison d'Este, qui met son bonheur à cultiver les

(1) Tirab., Stor. dell. lett. It., t. VI, p. 862.

(2) Mazzuchelli, Scrit. It., t. II, p. 1443.

(3) Histoire de la littérature de l'Europe pendant les xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, par Hallam, t. I, p. 229.

(4) Sommi furono gli applausi che riscosse a que' tempi il Bojardo coll' Orlando innamorato, e vuolsi che l'eco di tali elogi vivamente vocasse l'animo dell' Ariosto per fargli comporre il suo Furioso. — Giov. Andres, Dell' origine, progressi e stato attuale d'ogni letteratura. Parma, 1782, in-4°, t. I, p. 319.